CAHIERS DU SUD

Tome XXVII — 1er Semestre 1948

35me Année N° 287

SOMMAIRE

●

EXPLORATION DU PAYS DES MERVEILLES

POUR LE CINQUANTENAIRE DE LA MORT DE LEWIS CARROLL

CHRONIQUES

LES LIVRES

Poésie :

Le Roman :

La Philosophie :

Variétés :

●

LA COMPAGNIE DE LA CHARRETTE

DONNE

MA CHANCE ET MA CHANSON

DE GEORGES NEVEUX

Le Génie de l'Espèce, dont on connaît les fantaisies, d'après son biographe Schopenhauer, se manifestait avec la plus juvénile humeur, l'autre soir, entre les roues du chariot de Thespis, qui s'appelait plus modestement la Charrette.

Ce gai luron troublait fort la cervelle d'une belle fille, excellente artiste, Mlle Monique Raynaud, qu'il baptisait Marceline, et d'un jeune homme prénommé Ramon, chez qui son excitation gênait un peu le jeu.

Le Génie de l'Espèce est magicien : il avait rassemblé avec la malice d'un vieux machiniste tous les trucs destinés à lui faciliter sa mission, le cadre nocturne d'une ville estivale et l'orphéon des souvenirs qui, chacun jouait sa romance en précipitant le sang plus vite vers son œuvre de vie.

Il jouait avec le temps et l'espace, faisait sortir le conseil de famille de ses tombeaux dispersés, et ranimait indiscrètement de vieilles amours exigeantes, transformant un égoutier en oncle aventureux, une repasseuse en amoureuse cachée, un clerc de notaire en timide Eros.

Cette conjuration décide de la nuit d'amour, que sans cesse compromettent les caprices des amoureux. Mais le Génie ose davantage : il projette sur le plan de la vie ce qui n'était que l'image de sa volonté. L'enfant à naître vient réclamer l'existence et, par un jeu de scène amusant, provoque lui-même la rencontre dont il va naître.

Il faut la séduisante imagination, la fantaisie créatrice de Georges Neveux, pour rendre plausible cette donnée. Il a fallu beaucoup d'art au metteur en scène, M. Lelièvre, pour ne pas trahir les intentions de l'auteur.

Il y est parvenu, et cela sans grand renfort d'accessoires ni de machines. C'est même ce qui était le plus difficile qu'il a réalisé le mieux : l'atmosphère. Le reste n'était pas tout à fait en son pouvoir. Mais il ne serait pas juste de méconnaître le jeu des meilleurs personnages : Marceline (encore une vedette marseillaise, Monique Raynaud, dont il faut ajouter le nom à ceux de Marie-Ange Dutheil et Marie Albe), l'égoutier, la repasseuse, qui se distinguent du lot, bien que l'impression d'ensemble concoure à justifier l'anonymat de la distribution.

Précisons : les animateurs de la Compagnie de la Charrette, MM. Lelièvre et Claude Bollet ont surtout voulu créer une troupe homogène, sans vedettes, où chacun tient son rôle avec le seul souci d'incarner un personnage authentique et sans lui imposer sa propre personnalité. Ils y ont réussi dans une certaine mesure, et ce n'est pas leur faute si de l'unité de ton générale émergent pour l'observateur impartial des talents plus accusés.

J. B.

EXPOSITION JEAN-CLAUDE IMBERT

Parmi les peintres qui ont le mieux manifesté ces temps-ci leur souci de faire de leur peinture un langage à la fois universel et spécifique, il nous faut compter Jean-Claude Imbert, qui exposait à Marseille, dans l'ancienne salle de la « Gargotte », actuellement la Chistera.

Dans la pensée du peintre, qui nous ramène à une notion apparemment perdue d'équilibre entre l'homme et son milieu, le mot langage signifie l'expression d'un monde personnel, capable encore d'émouvoir la conscience d'autrui. Imbert se défend de toute esthétique, il demande « un minimum de référence au réel » ; il croit que la peinture, à l'inverse d'un psychisme pur, demande à la conscience de se projeter sur le monde sensible, de se servir des apparences pour revenir, à l'œil du spectateur, en sensations chargées d'éléments spirituels, comme le rayon revient d'un miroir.

En somme, comme tout langage, la peinture est pour lui véhicule d'émotion, de sens, communion immédiate ou divorce spontané.

Il en bannit toute rêverie métaphysique comme tout réalisme littéral — l'ésotérisme figé dans les tabous d'école comme les académies d'hier ou de demain. L'art est pour lui liberté, liberté de s'ébattre aux confins du visible et de l'invisible, d'aider la matière à se dissoudre en esprit. Il est aussi un lien, un don fait en commun aux hommes, pour se comprendre au-delà de toutes les orthodoxies.

Tout cela éclatait avec une joie, une aisance et un bonheur d'impression qui permettaient de saisir ce que peut être le libre jeu du talent, quand il associe à ses transfigurations la technique et la vision, la main et le cerveau, en une merveilleuse machine à produire le dépaysement et l'irréalité du monde tangible.

Imbert excelle dans l'aquarelle, mais qui a vu ses peintures et ses portraits en garde un indéfinissable bien-être -- celui d'un accord déjà réalisé par le peintre en lui-même, et qu'il propose dans chacune de ses images. Comme il ajoute à ces dons celui de l'illustrateur qui demande plus de soumission intellectuelle, de souplesse devant les thèmes des autres, c'est un artiste complet dont il faut attendre beaucoup.

J. B.

EXPOSITION DU CENTENAIRE

DE LA REVOLUTION DE 1948

Le Centenaire de la Révolution de 1848 sera célébré d'avril à juin à la Bibliothèque Nationale par une grande exposition historique.

Par suite du nombre et de l'importance des documents réunis, il sera nécessaire, pour la première fois, d'utiliser en même temps les deux galeries Mansart et Mazarine qui formeront un vaste circuit. La nature de ces documents sera extrêmement diverse : les œuvres d'art voisineront avec des affiches, des plans, des graphiques. Médailles, livres et imprimés divers entoureront des pièces manuscrites, dont certaines sont encore inconnues.

Deux salles d'introduction seront d'abord consacrées à l'état de la France au milieu du dix-neuvième siècle, et au mouvement des idées pendant la Monarchie de Juillet. Les événements de la période révolutionnaire, qui va de février à juin, formeront le centre de cette manifestation ; les institutions nouvelles : suffrage universel, abolition de l'esclavage, droit au travail, etc., seront évoquées.

Les différentes phases de l'histoire de la Seconde République seront en outre représentées par les documents les plus typiques jusqu'au coup d'Etat du 2 décembre.

Les Musées Nationaux, les Archives de France et de nombreux prêteurs particuliers français et étrangers ont bien voulu contribuer à la réalisation de cette manifestation commémorative que des œuvres des plus grands artistes de l'époque, au premier rang desquels nous citerons Daumier et Courbet, viendront rehausser.

LA VIE CULTURELLE FRANCO-GRECQUE

— Le 10 février, M. Milliex a présenté, à l'Institut Français, « Partage de Midi », de Claudel.

— M. Jean-Charles Roux, Secrétaire de l'Ambassade de France, a évoqué, le 20 février, sous les auspices de la Ligue Franco-Hellénique, la vie de Madame Récamier, sous le titre « Juliette ou la réussite d'une mondaine ».

— La reprise des cours de littérature française à l'Université d'Athènes, inaugurés en 1933 par M. Guichard, continués par MM . Nogué, Cottez, Guillemin, et interrompus depuis 1941, a eu lieu le 21 février. Devant M. Lebel, chargé d'affaires de France et un nombreux auditoire d'intellectuels et d'étudiants, M. Pierre Kuentz, professeur à l'Institut Français et chargé de cours à la Faculté des Lettres d'Athènes, donna sa leçon d'ouverture sur « Paul Valéry, poète de la Méditerranée ». Depuis le 24 février, M. Kuentz donne deux conférences hebdomadaires à l'Université d'Athènes, traitant, d'une part l'œuvre de Balzac, d'autre part l'œuvre de Valéry.

— A l'occasion du 5e anniversaire de la mort du poète national Costis Palamas, la section du Pirée de l'Union Franco-Hellénique des Jeunes a organisé, le 22 février, dans la salle de l'Institut Français du Pirée, une séance commémorative au cours de laquelle ont pris la parole, l'helléniste Mme Cacridi et M. Roger Milliex, Secrétaire Général de l'Institut Français d'Athènes, qui a prononcé une allocution sur « Palamas et la France ».

●

PRIX DE POESIE DE LA REVUE « OPHRYS »

Le *Prix de Poésie de la Revue « Ophrys »* sera décerné à Paris le 2 Juillet 1948, au *Caveau de la Coupe d'Or,* 12, rue du Havre, par un jury composé de l'équipe critique de la revue .

Ce prix sera attribué à un manuscrit de 100 vers au maximum. Les envois, accompagnés d'une inscription de 260 francs donnant droit à un service gratuit de la revue pendant un an, devront parvenir le 1er juin au plus tard à Monsieur Jean Hamon, Directeur de la Revue « Ophrys », 38, rue Dunois, Paris (13e), C.C.P. 4012-11.

Le manuscrit primé sera publié dans le numéro 9 de la Revue (octobre). L'auteur en recevra vingt exemplaires et la somme de 1.000 francs.

D'autre part, les trois plus marquants des meilleurs poèmes reçus seront publiés à titre d'encouragement.

ENTREPRISE GENERALE
DE TRAVAUX
DE PEINTURE
MARINE ET BATIMENT

R. GARDELLA

25, Rue de la République
MARSEILLE
Tél.: **Colbert 46.94 - 22.68**

FOURNITURES GENERALES
POUR LA MARINE



TRANSIT
POUR TOUTES
DESTINATIONS

33, Rue J.-F.-Leca, 33
Tél. : C. 03.58 et 50.55
MARSEILLE

Ateliers de Marseille



SOCIETE
PROVENÇALE
DE
CONSTRUCTIONS
NAVALES

SIEGE SOCIAL
3 Rue Godot de Mauroy
Paris 9ème

Ateliers de Marseille
287, Chemin de la Madrague Ville
Tel: N. 41.70 (4 lignes)
21 Chemin de Saint-Joseph (Le Canet)
Tel: N. 20-10.

assurent la totalité des travaux intéressant les réparations de navires. Ils procèdent également à tous travaux de forge, de mécanique générale, chaudronnerie, électricité, menuiserie, modelage et métallisation par le procédé « Schoop ». Ils construisent des remorqueurs, chalonds et vedettes

Le Pre resp.: JEAN BALLARD S.N.E.P. - Imp. Michelet - Marseille

ENGEL PAK (*Galerie de Paris,* à Toulon).

Il arrive de plus en plus fréquemment, à l'inverse de ce qui se passait avant la guerre, que l'activité plus ou moins secrète des ateliers essaimés le long de la côte ou à l'intérieur soit révélée aux amateurs locaux avant de l'être aux visiteurs des galeries parisiennes. On parlait naguère, et pour les plus écœurants motifs, de la décentralisation ; par une juste revanche des choses, voici qu'elle se manifeste non sur un plan bassement esthétique ou folklorique, comme d'aucuns le souhaitaient, mais dans le domaine de ces recherches d'avant-garde que les snobs ne monopolisent plus et qui jettent désormais dans les esprits les plus provinciaux, les germes de la libération de l'esprit.

De ce phénomène réconfortant, l'exposition Engel-Pak (galerie de Paris, Bassano, à Toulon) a été, ces temps derniers, après les manifestations avignonnaises et celles du musée d'Antibes, un signe non négligeable. Quelles qu'aient pu être les réactions du public non averti, il est bien évident qu'on ne pouvait lui souhaiter de contact plus direct avec les problèmes actuels de la peinture, que par la découverte d'une œuvre aussi exaltante, aussi dédaigneuse de tout compromis, que celle d'Engel-Pak.

Dire d'une telle peinture qu'elle est non-figurative, c'est sans doute la définir par rapport à celle d'autres écoles, c'est parer aux objections de la foule des amateurs qui exigent d'une toile qu'elle représente une réalité dite objective, c'est en somme la condamner ou la consacrer, mais ce n'est pas en épuiser le sens et encore moins en deviner la portée.

Certes, tout commentaire est vain qui ne fait pas appel à une expérience personnelle et je parle ici à ceux qui *ont vu,* qui ont éprouvé ce coup de foudre plastique. Je veux croire qu'ils sont plus nombreux depuis l'exposition de Toulon, qu'ils ont grossi la cohorte des « happy few » qui, depuis une vingtaine d'années, au hasard d'expositions collectives à Paris ou de visites à son atelier de Bandol, suivent l'évolution de cet artiste Wallon qui, sans jamais en reproduire les aspects a peut-être puisé dans notre lumière où il se plait son sens de la couleur. Le mérite d'Engel Pak, en dehors même du caractère quasi-héroïque de son aventure, réside dans la façon dont il donne à la couleur et aux formes disposées selon les directives créatrices de l'esprit, un sens qui ne se confond pas avec l'expérience sensible. Il réalise ce paradoxe de « désensibiliser le monde », comme dit Eluard, pour nous restituer des images plus humaines. Peut-être est-il impropre de parler d'abstraction à propos d'Engel Pak ou du moins, est-il le moins géométrique des abstraits. Il n'évoque en rien Delaunay ou Gleizes, ou quiconque à vrai dire. Son écriture n'a rien de l'épure. Elle est toute entière sous le signe de l'effervescence, du devenir des formes, un monde de nébuleuses, de végétations abyssales vues à travers l'eau. Il y a une dizaine d'années, et je songe ici à telle toile admirable que possède Jean Ballard, le style de Pak était tout effusif, pour ne pas dire fusant. Il semble que ce non-figuratif ait reconstitué d'intuition la figure même du destin du monde et je me souviens de ces compositions d'alors dont quelqu'un qui les découvrait le mois dernier me disait : « Mais c'est l'explosion de Bikini ! ». Admirable sottise qui va plus loin que toutes les vaticinations critiques.

Pour séduisant qu'ait été ce romantisme passionné, Pak n'a pas voulu être le Blake ou le Turner du non-figuratif, sans se départir de son caractère en quelque sorte musical, son art a tendu, de jour en jour, à plus de dépouillement et de rigueur. Encore une fois, il ne verse pas dans l'abstraction, mais il fait

montre, se refusant à éblouir par sa virtuosité, d'une plus grande économie de moyens. Ce qui ne veut pas dire qu'il tende à la sécheresse, la succulence, une certaine qualité proprement charnelle caractérisent toujours Engel Pak. C'est par là qu'il échappe au piège de l'art abstrait qui risque de devenir purement décoratif. Certes, l' « objet de lumière » que crée le solitaire de Bandol est création pure, mais il est le fait de l'homme et s'ajoute tout naturellement à un univers dont l'esprit se refuse à concevoir que l'homme puisse en être absent. Le plaisir, mêlé d'inquiétude, que l'on éprouve devant ces toiles n'est pas un plaisir stérile, la raison y trouve son compte autant que l'œil même : Elles sont « satisfaisantes » en soi par leurs qualités plastiques, mais elles témoignent aussi d'une conquête sur la fantasmagorie, elles sont comme une mélodie ou un poème accordés à nos battements de cœur. Engel Pak, cet aventurier aussi méthodique que passionné, est peut-être d'abord et surtout un consolateur.

WALTER FIRPO (*Chez Gence*).

Au seul titre d'événement, et compte non tenu de la qualité des œuvres qu'elle présentait, l'Exposition Walter Firpo marque une date dans la Saison marseillaise. Les manifestations d'art non-figuratif ne sont pas si nombreuses hors de Paris. En fait, les Marseillais n'ont connu la peinture la plus avancée que grâce au « Bristish Council » ! Walter Firpo lui-même, devenu Marseillais d'élection est Américain d'origine et il est au fond savoureux de penser qu'il se place sous le signe d'un autre Provençal d'adoption, Albert Gleizes, qui quitta sa solitude de Saint-Remy pour patronner l'Exposition Firpo. Certes, l'élite marseillaise connaissait Gleizes (Il exposa l'an dernier chez Garibaldi) mais elle doit à Firpo de l'avoir commenté lucidement, de lui avoir révélé la plus pure tradition cubiste, tradition ritualiste et « sacrale » dont Gleizes se plût à rappeler que Delaunay en fût l'initiateur et dont Firpo insinua, non sans raison, que l'œuvre géniale de Picasso n'est qu'une déviation.

Walter Firpo relève l'accusation d' « art décoratif » que l'on porte contre la peinture abstraite et défendant un art fondé non sur la sensibilité, mais sur l'intelligence, réhabilite le côté artisanal, « manufacturier » de la création plastique. La composition, l'architecture, sont pour lui essentielles et l'ornementation retrouve le sens mystique qu'elle eût aux grandes époques.

En dépit de leurs dimensions réduites, les toiles de Firpo, lui-même les appelle des « objets-lumière », n'ont rien de mineur, elles décomposent et recomposent l'arc-en-ciel, même quand elles se fondent sur un thème anecdotique, nature-morte ou paysage, elles satisfont davantage l'intellect que la sensibilité, mais elles sont nées de l'expérience sensible, elles ne sont pas gratuites, elles nous invitent à recréer humainement le monde extérieur. Cet art de communion, ou plutôt de participation, exige beaucoup du spectateur, chaque toile est une formule à élucider. A ce titre, la peinture de Walter Firpo est la plus excitante qui soit. En dehors de sa valeur objective, elle pose des problèmes et invite à la méditation un peu comme une colonne de temple ou une rosace de cathédrale.

MAX PAPART (*Chez Da Silva*).

« Ce qui est en dedans est en dehors », Max Papart a fait sienne la leçon de Gœthe. Ce peintre probe et sûr est aussi, chose rare de nos jours, un maître du dessin et n'a pas recours aux empâtements. Ses portraits en témoignent. Mais où triomphe Papart, c'est dans la nature morte, il est, avec plus de sensualité, nourri de la tradition cézannienne. L'œil n'oublie pas les bleus de « nature morte à la jarre », les noirs et les jaunes de « nature morte aux citrons ». Un sens exquis du choix.

L. G. G.

LA CHANSON FRANÇAISE ET LE DISQUE

C'est une heureuse initiative que celle prise par « La Boîte à Musique », de consacrer trois de ses enregistrements à la chanson française des XIIIe, XIVe et XVe siècles. Outre le plaisir purement musical qu'elle nous procure, l'audition de ces jolies œuvres nous apporte, sur l'évolution du genre, une documentation qui manquait jusqu'à présent.

En effet, à part quelques exemples, dus à l'Anthologie Sonore, l'enseignement de l'Histoire de la Musique manquait sur ce sujet, pourtant si divers et si riche, d'illustrations sonores; et le mélomane, tout comme l'élève, était obligé de se livrer à de patientes recherches, s'il ne voulait se satisfaire des renseignements et affirmations contenus dans les manuels spécialisés.

Or, au fur et à mesure que le disque ressuscite pour nous les musiques d'autrefois, nous constatons combien ces affirmations sont sujettes à caution : combien d'idées fausses, de jugements trop généreux, d'opinions toutes faites, ont défiguré les visages du passé. Le disque nous restitue un immense patrimoine musical : et il est émouvant de constater que chaque enregistrement consacré au passé brise un masque de plâtre derrière lequel se cache un *visage vivant.*

Cela aussi se révèle plein d'enseignements : car si tous les plâtres, quelle que soit leur effigie, possèdent en commun la solennité des choses mortes, chaque visage vivant se différencie de l'autre par la noblesse ou la familiarité de l'expression. Il n'est plus question, une fois le masque tombé, de confondre la grande dame et la midinette. Et c'est justement en cela que le petit florilège choisi et présenté par Simone Gébelin, nous offre une image précise de « la chanson française ». Car nous y trouvons côte à côte le chef-d'œuvre et l'œuvrette, la prière et le refrain profane, l'amour sincère et les protestations galantes. Auprès des simples pages du « Manuscrit de Montpellier » dont on devine qu'elles constituaient le pain quotidien des bonnes gens de l'époque, le « Rose, Lys... » de Guillaume de Machaut rayonne de l'impérissable grâce de l'œuvre d'art.

Simone Gébelin, dite Chanterelle, bien connue des auditeurs de la radio, qui ont pu apprécier ses qualités d'animatrice et d'interprète au cours de son intéressante émission mensuelle, « la chanterie des saisons », a enregistré ces chansons avec beaucoup d'art. Sa voix, d'un timbre si particulier dans sa pureté, convient bien à ce genre de musique; ces quelques pages, presque toutes chantées *a capella* exigeaient de l'interprète une sûreté, une justesse parfaites, notamment celles très ornées, des troubadours Jaufré Rudel, Guiraut Riquier et Bernard de Ventadour (B. A. M. 45). Le jury du Grand Prix du Disque 1947 ne s'y est pas trompé, qui a accordé au premier édité des trois disques, le B. A. M. 37 (Chansons du XVe siècle), une mention d'honneur.

ARIANE MOUREN.

Rappelons aux amateurs de chansons populaires, un autre disque de Simone Gebelin, enregistré par B. A. M. : sur l'une des faces, une très attachante interprétation de « La Belle, si tu voulais... », l'un des joyaux de notre folklore; au verso, la complainte de Pierre de Grenoble.

A AIX-EN-PROVENCE : FESTIVAL MOZART

Accomplissant un rêve d'hier, l'initiative prise par un groupe de personnalités du monde et des arts, va transformer, cet été notre bonne ville d'Aix en Salzbourg français.

Un Festival Mozart y sera donné du 23 juillet au 1er août, et aura pour cadre les quartiers fameux de la Ville du Roy : celui de l'Archevêché, des hôtels qui avoisinent Saint-Jean-de-Malte et le cours Mirabeau, les « Jardins du Silence » célébrés par Emile Sicard.

Nous ne sommes pas surpris de voir dans le comité des fêtes, Mme la Comtesse Pastré, qui a voué sa vie à la cause du beau et à celle des artistes, MM. Dusurger et Lambert, du Théâtre des Champs-Elysées et M. Bigonnet, l'animateur si éclairé du Casino d'Aix, qui ne néglige aucun sacrifice pour la réussite d'un si beau programme. Nous pouvons d'ores et déjà annoncer que l'on donnera deux représentations de *Cosi Fan Tutti*, des concerts de grand orchestre dans la cour de l'Archevêché ; de la musique de chambre, dans le décor d'hôtels particuliers ; *La Messe du Couronnement* sera jouée à Saint-Sauveur.

Mozart-Roi accueillera près de lui de nobles seigneurs : Rameau, bien dans le cadre, et pour honorer la ville d'Aix, deux de ses fils : Campra et Darius Milhaud.

En outre de la présence du chef d'orchestre Bour, nous pouvons annoncer la venue du fameux quatuor italien qu'on put applaudir à Marseille à la Musique de Chambre et dans les salons de Montredon.

La bonne société d'Aix, heureuse de s'associer au festival, ouvrira les portes de ses hôtels qu'on pourra voir enfin et ce ne sera pas l'un des moindres charmes de cette grande semaine. Nous sommes certains du succès magnifique de cette Saison 48 qui inaugurera la nouvelle carrière d'Aix, ville de fastes anciens, et plus que jamais ville d'Art.

J.-M. SYNGE AUX « QUATRE VENTS »

Très bonne soirée aux *Quatre Vents,* consacrée au Théâtre de J.-M. Synge. Le spectacle était conçu d'une manière éducative, c'est-à-dire qu'il visait à renseigner le public sur la personnalité et l'œuvre du dramaturge irlandais. Une présentation de Jean Prat en fut dès lors l'utile portique par lequel on entra dans l'univers du *Baladin du Monde Occidental,* et de *Deirdre des Douleurs.*

Elle fut suivie d'une fantaisie due sans doute à l'ingéniosité de Gaston Mouren qui nous familiarisa avec le climat et les personnages de l'œuvre, en nous proposant un « pot pourri » de cette dernière.

Enfin, Synge lui-même, avec deux tableaux fort différents d'atmosphère, l'un à la mesure du drame qui met la vie des iliens d'Aran aux prises avec l'océan, l'autre sorte de comédie-bouffe, haute en couleurs, qui rappelle un peu les célèbres farces du moyen-âge.

Comme toujours, interprétation et décors soignés, avec une attention marquée pour la couleur locale; des costumes attrayants. Du lot des acteurs se détachaient Georges Koulouris, Madeleine Causaert, Francis Bernard et bien entendu, Marie Albe, toujours à l'aise dans un théâtre authentique et grand.

●

UN OCCIDENTAL DEVANT L'ISLAM

Gabriel Germain, poète et lettré, a fait, de passage à Marseille, une conférence sur l'attitude spirituelle de l'Occidental devant l'Islam. Une fréquentation de vingt années au Maroc avec la pensée musulmane, dans l'un des centres religieux les mieux conservés du monde islamique, donnait à ses nombreux aperçus un fondement et une portée critique accentués par l'évidente sympathie, la bonne foi du conférencier.

Nous avons reconnu au passage des remarques soulevées par notre cahier : *L'Islam et l'Occident.* Elles en validaient les conclusions et portaient le débat plus à vif, avec une liberté d'expression que n'a pas la chose écrite, tenue à plus de réserve. Ainsi, il nous a été agréable de réentendre que les jeunes générations musulmanes quittant le plan religieux d'une orthodoxie qui fait cependant leur cohérence, tendent à substituer à cette patrie mentale du Livre, des nationalismes exaspérés par leurs tendances byzantines et qui compromettent de plus en plus, à l'imitation de nos discordes, une entente avec le monde occidental.

Voilà pourquoi nous nous étions gardés, dans *l'Islam et l'Occident,* de toute allusion directe à la politique, qui abaisse le débat véritable en l'éclairant de lueurs violentes qui ne seront plus vraies demain.

NUOVO QUARTETTO ITALIANO

Si, parmi toutes les formes de l'art musical, celle du quatuor à cordes passe à bon droit pour la plus parfaite, puisqu'elle atteint à l'expression la plus haute avec la plus grande économie des moyens, elle est aussi, et nul ne l'ignore, la plus exigeante : l'on peut compter, sur le plan international, les formations d'élite qui sont réellement parvenues à la maîtrise en un domaine aussi périlleux.

C'est pourquoi il convient de signaler une véritable révélation, dont nous sommes redevables à la Société de Musique de Chambre de Marseille. Après avoir inauguré sa saison avec le jeune Quatuor Wegh de Budapest, dont la remarquable qualité fait songer à « Pro Arte », elle nous a présenté un ensemble exceptionnel : le « Nuovo Quartetto Italiano », qui se place d'emblée au premier rang des formations de quatuor contemporaines. On réalise mal que de si jeunes protagonistes aient pu atteindre une telle perfection formelle et spirituelle. Il émane d'eux une impression « d'identité » si profonde que cette prouesse, cependant assez rare, qui consiste à tout jouer par cœur, semble bientôt toute naturelle. Je ne pense pas que la recherche de la beauté, de la pureté du style puisse être poussée plus loin.

Devant le succès remporté par son premier concert, le « Nuovo Quartetto Italiano » a donné à Marseille, dans les salons Saint-Louis, un très beau festival Mozart, au cours duquel nous avons pu entendre trois interprétations-types : celles du quatuor en *ré majeur* (K. V. 155), du quatuor en *do majeur,* dit « des dissonances », et de l'admirable quintette avec clarinette, ce dernier, avec le concours d'un interprète de très grande classe : le jeune virtuose Antoine-Pierre de Bavier.

ARIANE MOUREN.

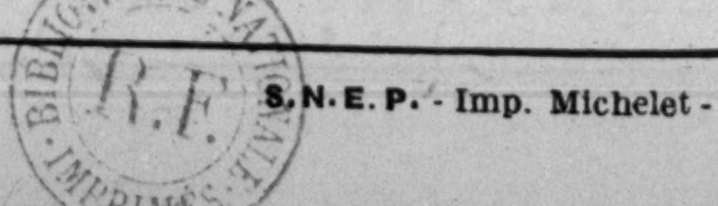
●

PASSAGES

Nous avons eu le plaisir de recevoir ces temps derniers, deux hôtes de marque : T.-S. Eliot, qui recevait le diplôme de Docteur honoris causa de l'Université d'Aix-Marseille. Après une visite aux *Cahiers du Sud,* il a signé ses livres, avec Henri Fluchère son traducteur, au Centre *Clairière*. Il avait, dans l'intervalle, fait une conférence sur l'influence d'Edgar Poe en France.

Le romancier polonais Jaroslaw Iwaskievicz, qui est venu dans notre grenier nous apporter l'amitié des écrivains de Pologne et a fait ensuite une causerie très écoutée, le mardi 11 mai, sur les tendances actuelles de la littérature polonaise.

Le Pre resp.: JEAN BALLARD



S.N.E.P. - Imp. Michelet - Marseille

CAHIERS DU SUD

Directeur-Fondateur : JEAN BALLARD

●

Comité de Rédaction

LÉON-GABRIEL GROS, *Rédacteur en chef*
JEAN TORTEL, TOURSKY, A. BLANC-DUFOUR, PIERRE GUERRE
Secrétaire de rédaction : JEAN LARTIGUE

●

Correspondants

JOË BOUSQUET (Carcassonne), E. DERMENGHEM (Alger)
FÉLIX GATTEGNO (Buenos-Ayres)

●

ADMINISTRATION-RÉDACTION
10, Cours du Vieux-Port, MARSEILLE.
Tél. D. 53-62 ● C. C. P. Marseille 137-45

Publicité littéraire
Néo Publicité, 71, Rue des Saints-Pères, 71 — Paris (VIe)

Dépôt et distribution en France
N. M. P. P., 111, Rue Réaumur — Paris (IIe)

ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an (6 nos) 600 fr.
Le numéro 120 francs	
Etranger	Un an (6 nos) 700 fr.
Le numéro 130 francs	

Le Directeur reçoit le Mercredi, de 18 à 20 heures.

●

La revue ne renvoie les manuscrits non insérés que si l'auteur y joint une enveloppe timbrée à son adresse



CRITIQUE

REVUE GENERALE DES PUBLICATIONS
FRANÇAISES ET ETRANGERES

SOMMAIRE NUMÉRO 26 : JUILLET 1948

NOTES

Des Etudes originales
donnant la substance des meilleurs Livres

CALMANN-LÉVY, Editeurs - 3, rue Auber - PARIS (IXe)

Téléphone : OPEra 08-02

PRÉSENCE AFRICAINE

SOMMAIRE DU NUMERO 4

*

ŒUVRES AFRICAINES

CHRONIQUES

Rédaction et Administration : 16, rue Henri-Barbusse

Tél. : Danton 78.57. Compte chèque postal : 59-36-25

L'UNITE D'HABITATION A MARSEILLE

de LE CORBUSIER

Quand, il y a moins d'un an, nous assistâmes à la pose de la première pierre — pur symbole d'une œuvre de béton et d'acier — de cette Unité d'Habitation de Grandeur Conforme, nombreux furent les esthéticiens qui se plurent à saluer davantage le couronnement d'une longue méditation que la naissance effective d'une « Cité-jardin verticale ».

La personnalité de Le Corbusier l'emportait sur le sens humain de ses démarches, et la Beauté de sa plastique sur l'utilité fonctionnelle de sa création. Tant que la terre durera, l'enthousiasme et l'incrédulité se partageront toujours les spectateurs d'Icare. Il est temps de dire que nul astre chimérique n'a tenté l'architecte. Le fruit de vingt-cinq années d'études et de luttes qui s'élève aujourd'hui en bordure du boulevard Michelet, parallèlement à la direction solaire Nord-Sud s'affirme avec tous les arguments d'une réalité habitable.

Comment naquit cette Unité d'Habitation ? Il n'est que d'accompagner Le Corbusier au cours de ses projets et réalisations depuis 1922 pour en voir la genèse aboutir à cet évangile moderne qu'est la Maison Radieuse.

Dès 1932, par l'immeuble « Clarté » à Genève et les expériences qu'il comportait, l'Unité d'Habitation va s'acheminer vers sa forme définitive. L'Ascoral en ayant poussé toutes les études sur le plan théorique, c'est à l'Atelier des Bâtisseurs, ou *Atbat,* qu'il appartenait d'en mettre au point les solutions pratiques.

Les soucis d'usage et d'utilité dans le bonheur ont seuls conditionné et permis à la fois ce parallélipède rectangle de 54 mètres de hauteur sur 135 de longueur et 22 de largeur.

Les 55.000 tonnes de ce bloc vivant reposeront sur 34 pilotis respectant la liberté du sol. C'est en fait à partir d'un sol artificiel à 7 mètres d'altitude que monte en pleine lumière l'ossature des poutres, poteaux et voiles coupe-feu.

Grâce au principe « Benoto », un important espace vert est sauvé sous l'immeuble et, du même coup, gagné aux esplanades et terrains de jeux abrités.

Le regard, enfin, passe sous la demeure, d'où transformation profonde de l'esthétique urbaine.

L'ampleur de la construction a fait crier certains à la « caserne ». Rien ne s'en écarte plus que ces appartements « montés dans l'ossature comme de petites maisons familiales indépendantes ». Avec les trois cellules-types suivantes : Entrée-cuisine-salle commune, chambre des parents-salle de bains, double chambre d'enfants-installation sanitaire, Le Corbusier a tué la monotonie par un maximum de combinaisons raisonnables, 23 exactement .

Le grand problème, tristement familier aux usagers de nos buildings, était celui des vibrations sonores dont la plupart des corps durs sont de redoutables véhicules. La question fut résolue par l'*Atbat* en asseyant les cellules indépendantes sur un petit nombre de points munis de boîtes à plomb. Le son était vaincu, tout comme l'ensoleillement devait être domestiqué par des loggias-brise-soleil.

Pour que l'Unité d'Habitation méritât son nom, il était nécessaire de relier la « fonction habitation » à la plupart des grandes fonctions urbaines. L'immeuble sera donc traversé en son centre par une véritable Rue Commerçante où l'on trouvera l'Alimentation, le restaurant, le coiffeur, la droguerie, la blanchisserie, le tabac, les P. T. T., les journaux, les livres, les fleurs, etc... Au dernier étage, un dispensaire pour consultations et soins d'urgence, une garderie-jardin d'enfants et un gymnase seront toujours prêts à défendre et exalter la santé.

L'Unité d'Habitation de Grandeur Conforme sera la première réponse totale donnée à cette énigme quotidienne : Vivre, jouer, manger, dormir, se laver et s'entretenir.

Il serait vain d'exposer dans une revue d'humanisme les cent problèmes de pure technique résolus par l'*Atbat*. Evoquons seulement l'adduction d'eau, l'évacuation des ordures ménagères, le chauffage et la ventilation, la conservation des aliments, la protection contre l'incendie et la foudre, la sécurité, enfin, de ces multiples fonctionnements. Le Corbusier, Vladimir Bodiansky et André Wogenscky se sont penchés, avec l'un des plus actifs bureaux d'études de l'heure, sur ces divers points qui réclamaient non seulement la compétence technique, mais encore et surtout la compréhension humaine.

En montant l'ossature au rythme d'une germination, La Construction Moderne Française, sous l'impulsion de son directeur général, M. Auguste Mione, confirme le projet : non pas un corps arbitraire prêté à une abstraction, mais bien la concrétisation lumineuse des besoins fonciers de l'Homme.

Est-ce parce que Le Corbusier ressemble physiquement à Gide, je ne sais... Toutefois, son œuvre m'évoque cette phrase d'Œdipe : « Il n'y a qu'une réponse à tout, et cette réponse, c'est l'Homme ».

Par sa première Unité d'Habitation, Marseille va répondre à ces hommes qui s'appellent Wright, Neutra, Cardella, Stone, Van Tijen et dont les œuvres honorent l'étranger.

Cet acte est moins d'audace que de bon sens français. Quand le lecteur déchiffre ces noms mystérieux d'Isorel ou de Cellotex, de Pouzzolane ou d'Isover, réalise-t-il bien que derrière ces marques s'érige un travail qui est Amour ?

Encore un petit nombre de mois et les Marseillais pourront contempler dans toute sa force, dans toute sa grâce, ce « Transparent glacier des vols qui n'ont pas fui ».

Pour ceux qui l'auront élue, la belle « machine à vivre » se mettra à tourner au rythme des lois spécifiques de la vie. A ses hôtes, elle apprendra que le Nécessaire est aussi Beau, et que le plus durable est en fait ce qui Sert.

Aux visiteurs, elle proposera l'existence même de Demain : un harmonieux équilibre des forces qui sollicitent et divisent l'homme, un pain véritablement mérité entre la sueur du front et la Joie.

Et, ma foi, oui : « Le Corbusier a bien écrit un poème au sens Platonicien du mot puisqu'il a « nommé ». Il a nommé, avec des mots de verre, de fer, de béton, une vérité à laquelle le vieux monde n'osait plus croire.

TOURSKY.

PELERINAGE CEZANNIEN

OU LE PAYSAGE REPREND SON PEINTRE

Si la beauté des sites s'accroît des œuvres qu'ils ont inspirées, il n'est pas douteux que le domaine harmonieux où se plaisait Cézanne, ces vallons successifs couverts de pins et d'oliviers jusqu'aux rampes cendrées de Sainte-Victoire, s'est hautement ennobli sous le pinceau qui le célébra. Qu'on lui cède ou qu'on lui résiste, la mystique des lieux dont l'art s'est emparé ne nous permet plus la même attitude : cette forme objective de l'attention que nous donnons à tout accord de lignes et de couleurs. Elle nous transforme à leur égard ; elle nous rend sensibles comme on l'est en présence d'un texte déchiffré — mieux, la révélation s'accompagne d'un commentaire étrangement lucide, d'une perception troublante des nuances et du détail de la structure : nous entrons dans un décor familier avec une âme nouvelle et une communion s'établit dont le paysage est le confident. Désormais, il a pour nous une personnalité, une voix : il est réflexion et résonance. Tout ce qu'a touché le génie nous devient intime et personnel.

C'est ce qu'a souligné la journée d'hommage au cours de laquelle fut inaugurée la Route de Cézanne. Nombreux furent les admirateurs qui accoururent à l'appel de Pierre Guerre, Président de la Commission des Sites, et du comité d'organisation de la Semaine de la plus belle France, pour accomplir ce pèlerinage. Il s'agissait de commémorer le passage familier du Maître sur cette vieille route du Tholonet qui conduit au pied de Sainte Victoire et mène, soit à Saint-Antonin, soit à Beaurecueil, soit aux carrières de Bibémus.

La section qui s'étend entre Aix et le Tholonet portera désormais le nom de *Route de Cézanne*. Des plaques en pierre des carrières de Bibémus, qu'il a souvent évoquées dans son œuvre, sont apposées en trois points majeurs du parcours : au départ, sur un vieux portail, ensuite à Bagatelle, enfin, sur une noble muraille du Tholonet d'où l'on découvre une enfilade majestueuse de platanes. Une quatrième étape est constituée par une stèle en « brêche du Tholonet », placée sur un talus d'où l'on voit le grand pin désormais célèbre où Cézanne aimait à peindre Sainte-Victoire. Cette stèle est sobre. Sa couleur s'harmonise avec les ocres d'alentour. Dans un encadrement de branchages apparaît la montagne bleuâtre, le Montsalvat des Cézanniens. Favorisé par un ciel digne de l'œuvre du peintre, on pouvait voir la fuite magnifique des ombres que les nuages faisaient courir sur le roc.

La commémoration avait commencé devant une fontaine d'Aix, dans la vieille ville. Une effigie expressive, que Renoir avait autrefois modelée, s'y inscrit entre deux bouches d'eau qui jasent ; elle s'acheva au monument de Cézanne qui s'élève à la sortie du Tholonet, sous un moulin semblable à celui de Daudet. Un médaillon de bronze fixe les traits du Maître d'Aix dans une pierre levée de granit clair.

Là, quelques mots furent dits sans solennité aucune, par Pierre Guerre qui sut rendre le timbre si particulier de cette journée ; par l'adjoint aux Beaux-Arts d'Aix, M. Filippi, qui fit pardonner à la ville natale du peintre sa scandaleuse indifférence d'autrefois en faveur du repentir et de l'hommage d'aujourd'hui — il y a enfin une aquarelle de Cézanne au musée d'Aix ! — enfin, par M. Jollet, maire du Tholonet, qui laissa tout simplement parler son cœur. Des poèmes furent dits ensuite devant le site émouvant ; ils avaient été choisis

pour leur ton juste et contenu. Ils disaient ce que tout le monde sentait confusément. Les voix de Léo Larguier, d'Henri de Régnier et de Jean Cocteau alternèrent avec celle du vent qui soulevait par moment les ramures et leur donnait la réplique comme un chœur de voix accourues.

L'après-midi, une caravane refit le circuit sur une plus vaste échelle. Elle était conduite par Marcel Provence et Léon Mouche, et si elle ne put obtenir d'un occupant ombrageux et misanthrope de visiter le Jas de Bouffan, la maison natale de Cézanne, dont tout souvenir paraît-il est proscrit — elle se rattrapa largement sur tout le parcours, grâce aux exposés documentés et succulents de Léon Mouche et aux commentaires avisés de Marcel Provence, qui connaît l'histoire d'Aix mieux que personne.

Elle ne pouvait mieux clore le pèlerinage qu'à l'atelier de Cézanne, entretenu pieusement par Marcel Provence. Là, une autre forme de présence l'attendait, non plus celle qu'éternise le paysage et qui flotte dans la moindre nuance de l'air, mais les vestiges périssables que font durer les soins dévots : l'arrangement rituel des objets humbles dont l'image, grâce au pinceau de Cézanne, est dans les grands musées du monde, la poussière qui neige sur son béret et son manteau et qu'il faut laisser pour les rendre véridiques, bref, toute la pauvre volonté des choses qui fait d'une défroque le témoignage visible et clignotant de la gloire.

Il n'est aucun de nous qui, après avoir contemplé les tubes encore écrasés par le doigt de l'artiste, les pinceaux — très peu de brosses — qui, le poil en l'air semblent chercher leur ton sur les deux palettes presque nues, ne se soit accoudé devant cette fenêtre où Cézanne devait souvent regarder sa bonne ville, avec le clocher octogonal de Saint-Sauveur miraculeusement encadré par les feuillages du jardin. Là est encore le Maître d'Aix, et il faut remercier du fond du cœur les fervents de l'art et du souvenir qui conservent, pour les gens pressés que nous sommes, cette armoire aux parfums du passé.

JEAN BALLARD.
